

D'où parle-t-on ?

Nous avons entre 17 et 30 ans et nous nous rassemblons librement dans le Mouvement Luttes Solidarités Travail (L.S.T). Se rassembler, c'est un défi quand on résiste à la misère au quotidien. Parce que souvent, la peur du regard des autres prend le dessus, que ce soit à l'école, dans la rue, dans les administrations, ou même à la maison,... Parce que chercher un toit, payer son loyer, s'occuper des enfants, trouver un emploi, répondre aux exigences des services nous demande une énergie énorme. Très peu de personnes mesurent ce que cela représente au quotidien. On nous impose tant de choses, pour prouver que nous sommes des personnes responsables et pour garder nos maigres ressources, quand nous en avons.

Plusieurs d'entre nous ne pouvaient être présents aujourd'hui pour ces différentes raisons. Mais c'est au nom de tous les pareils à nous autres, que nous osons prendre la parole aujourd'hui.

Nous prenons aussi la parole parce que nous souhaitons un avenir meilleur pour nos enfants et notre monde.

Parce que nous sommes fiers du courage et de la lutte de nos parents.

Parce nous voulons faire avancer les choses et nous souhaitons participer à la construction d'une société durable, plus juste et plus solidaire. Un monde plus respectueux de l'homme, de la nature et de la planète.

Oser exprimer ce qu'on vit quand on a été réduit au silence, mettre des mots sur nos pensées et nos analyses, oser dire que notre combat à un sens, et qu'on refuse la misère que l'on n'a pas choisie, nécessite pour nous beaucoup d'énergie. Il faut du temps et beaucoup de courage pour mettre des mots sur nos conditions de vie et les partager sans être certain qu'on nous comprend. Surtout quand « On ne sent pas chez nous ».

Pour aider à comprendre notre point de vue, nous voulons vous partager quelques expressions de notre vécu¹ :

« Quand tu entends sans cesse « Vous n'êtes pas capable de réussir à l'école, de trouver du travail, un logement, d'avoir des enfants... » Alors tu te sens comme une moins que rien. Et tu finis par te dire « S'ils le disent, c'est que c'est vrai ! ». Et tu ne te sens plus exister. Tu te sens transparent. »

Océan dit :

«Parce qu'on habite des vieilles maisons et qu'on nous colle des expressions de mépris, on est pris pour des cons. J'avais réussi mes primaires mais on m'a mis dans l'enseignement spécial, ce n'était pas ma place et je ne m'y suis pas senti à ma place. Pourtant, j'avais fini par l'intégrer. Tu acceptes, t'as pas le choix. Car tu sais que cela ne passera jamais, même si tu as envie que ça soit autrement. Maintenant, je dois trouver un travail, mais savoir ce que tu veux faire quand t'es jeune, ce n'est pas toujours facile. J'ai toujours pas de pistes alors on me fait tourner en rond dans des formations. Aujourd'hui, soit je retrouve une formation, soit, je me fais virer après mon deuxième

¹ Témoignages issus de différents rassemblements du groupe des jeunes du Mouvement LST

contrôle au Forem si je n'ai pas de travail. A la dernière formation, ou à l'école, il y a des fois où je suis arrivé en retard. Quand j'expliquais pourquoi, on me disait que je mentais ou que je cherchais juste de recevoir l'argent de la formation. C'est pourtant pas avec 1Euro de l'heure que je vais pouvoir vivre. On ne me prenait pas au sérieux et je n'étais pas entendu quand j'expliquais. C'est pas qu'on ne veut pas travailler mais comment c'est possible quand tu dois faire 15 km à pied parce qu'il n'y pas de transports en commun qui correspond. Tu arrives malgré tout avec tes km dans les pattes, pour t'entendre dire que ce n'est pas possible et qu'on ne te croit pas. Ce n'est alors plus possible de se défendre et de se faire entendre. Toute la force et l'énergie qu'on doit développer, on ne se rend pas compte de ce que cela implique. »

Julien dit :

«Quand j'étais dans le logement d'urgence, en classe, je n'osais pas dire où j'habitais. Je disais « je ne sais pas où je vis !». On m'a pris pour un con, on s'est foutu de ma gueule ».

Xavier dit :

« Avec le CPAS, il te demande des tas de papiers pour tout prouver, tout savoir de toi. Ce qui compte c'est les bouts de papiers. Notre vie est-elle basée sur des bouts de papier ? Je viens pour un revenu, pas pour raconter ma vie. Le CPAS m'a proposé des choses qui ne correspondaient pas à ce que je vivais. Ils ne comprennent pas ce que tu vis. Ils ne veulent, ne peuvent pas entendre ce que j'ai à leur dire. Et moi je ne peux pas m'exprimer dans ces conditions. Alors, par pression, tu finis par laisser tomber».

Tiffany dit :

« Dès l'école, tu es sélectionnée... et on doit se taire. T'es sélectionnée à cause du boulot de tes parents. A force de te mettre cela dans la tête, tu finis par croire que t'es plus bas que terre. En maternelle, on me mettait au fond de la classe à côté de la cage à lapin. En primaire, l'instituteur a retourné ma mallette devant tout le monde parce que je n'avais pas mon journal de classe. Tout cela parce que mon papa était ouvrier communal et qu'on vivait dans un logement social ? Parce que t'habites une cité sociale et que ton père est ouvrier communal, on te regarde de haut. A l'école, t'es là pour apprendre pas pour être sélectionnés. On avait pourtant un toit, de l'eau, de l'électricité,... On a toujours jugé mon père mais moi j'en suis fière ! »

Audrey dit :

«J'ai arrêté l'école car j'ai fini par croire que je n'étais pas capable. Tu démarres avec un but, mais avec la pression de devoir encore recommencer, tu laisses tomber. Et puis, il y avait la réalité financière, il fallait de l'argent pour le logement, mon ménage. Tu te poses des tas de questions : Qu'elle est encore ma place, qu'est-ce que je fous là-dedans ? Si j'y arrive pas, pourquoi j'oserais continuer ? Pour mes stages, quand j'expliquais que je n'avais pas de moyen de transport à moi, que les transports en commun ne coïncidaient pas avec mes horaires et que je n'avais pas les moyens de les payer, on me répondait que ce n'était pas leur problème et que je devais me débrouiller. Ayant arrêté l'école, ne trouvant pas de boulot tout de suite, je suis passée par la case formation. C'était décourageant. Pour une formation, il y avait 200 places et seulement 16 était repris. On vit avec l'angoisse de se dire « Si je ne suis pas dans les 16 ? ». J'avais aussi l'impression d'être prise pour une débile. On m'apprenait des trucs que j'avais appris en vente dans mes études. Cela peut être bien pour certaines personnes, mais qu'on adapte en fonction de chacun. Pourquoi on ne nous propose pas des formations qui nous servent, qui nous aide vraiment ? »

Un autre jeune dit :

« J'ai un travail mais tu deviens esclave de ton boulot, quand t'es en production. Depuis que j'y suis, je constate qu'on doit faire autant de travail mais avec moins de personnel. Quand j'ai commencé il a près de 5 ans, on était 3 personnes pour mon poste. Aujourd'hui, je suis seul pour la même charge de travail ».

Une jeune maman exprime :

« Ma priorité et ma plus grande fierté, c'est mon fils ».

« Quand tu es au CPAS, des fois on voudrait des trucs pour nos enfants mais on ne sait pas leur offrir. »

« Ma priorité, c'est qu'il ait dans sa bouche tous les jours et qu'il soit en bonne santé. Il doit souvent aller en clinique car il est souvent malade mais j'ai peur d'y aller. J'ai peur de recevoir les services sociaux parce qu'il va souvent à la clinique. La dernière fois, une assistance sociale est venue me demander ce qui s'était passé. Ce qui m'importe plus, c'est que mon fils soit en bonne santé mais j'ai peur qu'en allant trop à la clinique, il soit placé ».

Plusieurs d'entre nous sont de jeunes parents. La durabilité, c'est aussi de garantir les moyens de pouvoir se construire ses racines, sa famille. Nous y vivons des liens très forts mais aussi parfois douloureux. Comme tout parent, nous souhaitons offrir le meilleur avenir à nos enfants. Comme tout parent, nous sommes pris à la fois dans le bonheur d'être parent et à la fois dans les craintes, les difficultés et les doutes légitimes. Mais quand on vit des situations de pauvreté, la famille y paie vraiment le prix le plus cher. La peur et la pression notamment du placement y est encore plus grande. Etre considéré comme incapable d'être parents, de ne plus être reconnu comme tels est une des condamnations les plus terribles. La famille devient le lieu où d'autres décident pour nous. Nous voulons que les services qui décident pour nous changent leurs pratiques. Qu'ils tiennent compte de notre point de vue et de nos conditions d'existence et s'engagent avec nous dans le combat qui est le nôtre pour garantir les moyens, pour toute la famille, de vivre dignement.

Espoir de changement :

Au départ de notre analyse collective enracinée dans la résistance quotidienne à la misère, nous souhaitons mettre en évidence les éléments suivants :

Si le développement durable promet de ne laisser personne de côté, alors on ne peut plus accepter de passer sous silence ce que nous vivons ainsi que les millions d'autres « pareils à nous autres » ici et ailleurs.

On paye trop cher le prix du mépris et des choix actuels posés par notre société. Trop c'est trop. La misère peut ne plus être durable. Il y a moyen de faire autrement.

Etre pris au sérieux et considéré comme partenaire mais aussi opérer un changement radical de modèle sont les conditions indispensables que nous avons identifiés pour contribuer à un véritable développement durable :

Etre pris au sérieux et considéré comme partenaire :

Cela implique :

- De ne pas être jugé ;
- De se faire entendre, de se faire comprendre en mettant des mots sur nos souffrances, nos espoirs, nos constats et analyses pour, comme nous le rappent certains jeunes, « transformer notre rage et violence afin d'entrer en dialogue avec d'autres » ;
- D'être écouté, compris, respecté, reconnu dans nos combats et nos luttes et reçu comme quelqu'un qui a quelque chose à dire dans ces moments de dialogue ;
- D'avoir la possibilité de prendre du temps pour apprendre, comprendre, avoir la maîtrise et trouver sens à ce qu'on fait ;
- De ne laisser personne de côté ;

..et aussi, ce qui revient tellement souvent :

- D'avoir du soutien ;
- De laisser une chance aux jeunes ;
- De croire en nous ET de tenir compte de notre point de vue ;
- De continuer collectivement à être un grain de sable pour enrayer cette machine qui nous écrase.

Un changement radical de modèle :

Pour nous, dans le monde aujourd'hui, ce qui domine c'est l'argent, ce qui rapporte, la consommation, montrer qui est le plus fort en écrasant les autres... Nous voulons que cela change et ce ne sont pas des petits aménagements que l'on souhaite, c'est vraiment un changement global.

De notre point de vue la durabilité ne pourra s'opérer que si on accepte de questionner et changer radicalement le modèle qui permet à seulement quelques-uns de posséder plus de la moitié des richesses de la terre au détriment de plus de la moitié de l'humanité, condamné à vivre dans une insécurité d'existence permanente. Ne devrait-on pas parler de lutte contre l'indécence de la richesse en même temps que de lutte contre la pauvreté, voire pire de lutte contre les pauvres ?

Ce choix et ce changement dépendront d'une prise de conscience et d'une volonté à la fois individuelle mais surtout collective.

Ensemble, nous nous sommes mis debout et au nom de tous ceux qui restent sur le côté, qu'on oublie, qu'on méprise ou qu'on condamne, nous souhaitons vous interpeller sur l'urgence d'une réaction et d'une mobilisation forte. Réveiller l'espoir qu'un autre monde est possible.